Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande

Band: 67 (1928)

Heft: 18

Artikel: Boun appetit

Autor: Marc

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-221808

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 18.11.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

PARAISSANT LE SAMEDI

Rédaction et Administration : Imprimerie PACHE-VARIDEL & BRON, Lausanne PRÉ-DU-MARCHÉ, 9

Pour les annonces s'adresser exclusivement à Agence de publicité Gust. AMACKI R Palud, 3 - LAUSANNE

ABONNEMENT: Suisse, un an Fr. 6 .six mois, Fr. 3.50 - Etranger, port en sus

ANNONCES

30 cent. la ligne ou son espace. Réclames, 50 cent.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

JULIEN MONNET

(1861-1928)

Le Conteur est en deuil. Celui qui depuis 27 ans présidait à ses destinées, dont la signature collective pour la rédaction était une garantie de tenue morale et de dignité littéraire, Julien Monnet, le doux, le modeste, le bon Julien, n'est plus. Nous l'avons vu ces derniers mois lutter, oppo-ser son bel optimisme à l'insidieuse maladie qui resserrait son étreinte, et qui le terrassa sans lui faire perdre sa sérenité.

Nous l'avons — ses parents, quelques amis, accompagné à sa dernière demeure.

L'homme est tombé ; le nom a grandi. Car il s'est trouvé que ce timide, cet humble

parmi les humbles, avait le cœur plus grand que la taille et que par là il nous dominait. Combien de fois les lecteurs du Conteur vau-

dois ont dû regretter le rôle effacé qu'il lui plaisait de jouer à sa rédaction! Combien ils déploraient de ne pas voir plus nombreux les articles signés J. M. où il mettait toute sa jovialité, son humour, son bon sens, son esprit alerte, sa bien-veillance,— sur quoi se fondait sa philosophie. Il faisait mieux que d'écrire : il inspirait ses collaborateurs et souvent leur fournissait le sujet du prochain numéro, se repliant pour les laisser pas-ser. Mais son souffle, on le percevait sous leurs articles. Son esprit était dans tout le journal.

Il avait une façon à lui de ne personne décourager. S'il trouvait un peu trop banal le sujet, trop triviale la prose qu'on lui soumettait, ses yeux malicieux exprimaient un regret comique, cependant que de sa bouche s'échappait le : « Il faut laisser cela bonner un peu!» qui nous désarmait. On ne pouvait envelopper un refus de plus d'affable courtoisie. Il voulait que le Conteur fût comme lui aimable et digne comme lui. Pas de propos grivois ou simplement déplacés. Ils pouvaient froisser, et cela l'eût profondément peiné. N'y a-t-il des mots qui frappent comme des coups de massue? Jamais il ne mordit ni n'égratigna dans sa prose ; où il ne cachait pas cependant sa façon de penser: la pointe satirique y était si spirituellement englobée. «Le style, c'est l'homme!» a dit Buffon. On y retrouvait sa simplicité touchante et la courtoisie d'une époque disparue. Le brave Vaudois qui traversa la vie sans jamais faire souffrir ni heurter personne!

Car il était bien Vaudois, Julien Monnet! Il tenait au sol natal par toutes les fibres de son âme si noble. Le quitter lui aurait paru un sacrilège. Où trouver ailleurs paysage plus doux, plus accueillant, où l'harmonie de la ligne semblait une réponse à son propre caractère. Il ne franchit nos frontières que pour aimer davantage no-tre terroir où le vin est bon parce qu'il réchauffe l'esprit et vivifie les affections, où règne la bon-homie et la cordialité. Il appréciait nos écrivains, nos poètes. N'est-ce pas ce sentiment qui le fit prendre l'initiative, lui et le Conteur vaudois, de la souscription en faveur d'un monument à élever a Juste Olivier, d'abord, à Alexandre Vinet, ensuite.

Mais c'est surtout dans la conversation familière qu'il déployait le meilleur de son esprit, habile à démêler les petits travers et les manies de ses contemporains. Là encore, son tour oratoire était fait de bonté et de générosité.

Le journalisme l'absorba, l'empêcha peut-être de produire une œuvre originale. D'ailleurs, et il a dû se le dire, au cas où il aurait réussi, cela eût pu estomper les figures des personnages qu'avait créés son père, ceux de Favey et Grognuz. Son respect familial l'en empêchait. Il se contenta de placer ces deux héros dans leur vrai cadre, qui était la scène, et fit accourir à Bel-Air tout le canton. Le succès n'enleva rien à sa modestie.

Vie de respect filial... et d'honneur. Les deux se sont un jour confondus chez lui, cimentés par l'idée qu'il se faisait du devoir. Dans cette occasion, il fut admirable. Ceux qui l'ont connu ne le retrouveront-ils pas dans ces vers d'un dramaturge français:

C'est plus qu'un grand artiste, et plus qu'un [grand seigneur, Plus qu'un homme opulent: c'est un homme

En le voyant passer dans son costume sombre, «Il porte, disions-nous, il porte en son esprit L'honneur que tant de gens portent sur leur [habit! »

Cet honneur, on le sentait, il rayonnait. C'est pourquoi il avait tant d'amis.

Et quand, pour lui, on emploie cette expression, ce n'est pas seulement un vulgaire cliché. Il fut l'ami idéal, l'ami sûr, répandant du bonheur autour de lui, du bonheur discret qu'il ou-

bliait au moment où il le faisait. Qui le voyait l'aimait. Quand il sentit s'approcher la Camarde, il voulut épargner à ses amis leur souffrance de le voir dans cette su-

prême lutte... et se cacha pour mourir. Animateur, tel fut son rôle. « Soyons sereins, écrivait-il un jour, soyons gais pour nous et pour les autres. Plutôt que de nous laisser aller au découragement, remémorons-nous les nobles pensées exprimées en vers, par Mme Mellet, poète vaudois à l'inspiration si élevée :

'aime le cœur viril, j'aime l'âme vaillante, J'aime que sans fléchir chacun porte sa croix, Et quand l'âpre douleur rend la foi chancelante, J'aime qu'au Seigneur seul on élève la voix.

Quel que soit, en secret, le vautour qui nous ronge, Tâchons de n'en laisser rien paraître à nos fronts; Dieu nous pardonnera ce douloureux mensonge, S'il épargne un soupir à ceux que nous aimons.

Leur fardeau n'est-il pas assez lourd sur la terre, Sans leur donner encore à porter nos douleurs? Si notre gai sourire est pour eux la lumière, Sourions-leur toujours et cachons bien nos pleurs.

La belle figure qui disparaît! Semblable à ces personnages de bas-reliefs, qu'on ne voit que de très près, à cause des proportions réduites, voulues par le sculpteur, et qui cependant attirent par l'harmonie morale qui s'en dégage! Il y a des bas-reliefs à côté desquels on oublie

L'œil de la police. — Un étranger en séjour dans une de nos petites villes se présente au poste de po-lice.

— Monsieur l'agent, dit-il, je vous avais signalé hier qu'on m'avait volé mon portemonnaie. C'était une erreur ; je l'avais seulement égaré ; je viens de le

retrouver.

— Oh! ma foi, mossieu, fallait le dire plus tôt; c'est trop tard, le voleur est arrêté.



BOUN APPETIT

E dzein sant bin differeint, tot parâi, que cein sâi po droumî, po travaillî, mîmameint po bâire et po medzî. cein sâi po droumî, po travaillî, mîma-meint po bâire et po medzî.

Po l'appétit, l'è su qu'on n'è pas ti parâi. Ein a que medzant pas mé que dâi zozî, dâi za'utro rupant quemet lè châotèrî que l'avant tot dèvourâ et rondzî pè l'Egypte dein lo teimps dâo vîlhio syndiquo Pharaon ,à cein que dit la Bibllia.

L'è on ruppâre dinse que vo vu dere vouâ. Cein sè passave lai a mé de houtante ans, dein lo teimps que l'ètâi la moudâ âi conseillé d'état d'invita à dina on iadzo per an lè grand conseillé de lâo distri.

Dan, monsu Moutset l'avâi de à d'autrâi : Venî dinâ avoué mè dèman. N'é nion à l'ottô que vo. On medzera on bocon de pan et de truffie boulâite su lo pâodzo avoué on verro de penatset. Dinse vo n'arâ pas fauta de vo génâ! Venî po midzo et demi!

Crâïo qu'à midzo l'ètant dza ti quie, câ dein clli teimps, lè conseliè l'ètant bon po medzî et po bâire. L'appelâvant cein la capacitâ.

Ein avâi tot parâi ion que s'appelâve Budzon - l'ètâi on nom sobriquiet — qu'ètâi pas oncora arrevâ. L'ant atteindu on momenet, pu quand monsu Moutset l'a vu que ti clliâo dzein cou-meincîvant à baaillî de fam, lè z'a fé setâ à trabllià po dinà et medzî on bon repé.

Faut bin que vo diesso, tot parâi, du que l'è la veretâ, que lâi avâi pas rein que dâo bouli et dâi truffie boulâite et que lo penatset vegnâi bo et bin dâo Dézalâ.

L'ètant dza âo dessè, quand vaitcé qu'on vâi arrevâ Budzon, tot dépoureint de tsaud, tot essocllià, sa casaqua dèso lo bré.

- Vo z'îte on bocon tardî, que lâi fâ monsu Moutset!

Vâi, so repond Budzon, vo s'esplliquerî cein aprî. Vu pas mè vo fére atteindre et vé mè crotsî.

Po crotsî, s'è crotsî. La serveinta apportâve lè plliat sein botsî po que pouésse coudhî rattrapâ lè z'autro. Po habilo, l'ètâi habilo. Ein reduisâi dâo butin, n'è pas de dere: Duve z'assiéte de soupa âi rave, on pucheint quartâ de bouli avoué dâi z'èpenatse, duve groche ruve de sâocesson avoué dâi tchou, trâi mochî de routî et de truffie frecache, sein comptâ, eintre doû, on matafan âo

L'a dan rattrapâ lè z'autro et on lâo z'a servi po fini dâi boune tomme dâi Saudzalle et dâo Camembert de Mâodon.

Budzon n'avâi rein de tandu clli l'agaffâdzo. Quand l'a pu ravâi son socclio, lo conselié lâi fâ: Ora, quevo z'îte repaissu on bocon, dite-no

que vo z'è arrevà que vo vo séyî fé désirà dinse.

— Eh bin, vâitcé, monsu lo conselié, que fâ Budzon. Hier à né, on a fé on bocon tampouna pè lo Guyaume-Tè, iô ie medzo quand su âo Grand Conset. Adan i'é ffè lè dhî z'hâore on bocon tâ, à onje hâore. Et pu, i'avé âoblliâ de dere âo Guyaume-Tè que vo m'avâi invitâ. Quemet m'arant tot parâi comptâ mon repè, lâi su vito zu dinâ dèvant de venî tsî vo. L'è po cein que su ein retâ!

On avâi dâi conselié de capacità dein clli Marc à Louis. teimps.

Réciprocité. — Un brave campagnard est arrivé chez le docteur. Celui-ci, l'ayant ausculté, lui dit : — Mais vous n'avez rien. — Je sais bien, mais je me suis dit : Voilà trois ans que mossicur le docteur achète les pommes de terre chez toi, y te faut pourtant lui faire gagner quelque

Prévenance. — Je viens de perdre la clef de mon secrétaire, Marie, allez me chercher le vieux trousseau qui est à la cuisine, j'en trouverai peut-être une qui ira!

17a !

— Ce n'est pas la peine, madame, aucune ne va. Il y a longtemps que j'ai essayé !

UN MODESTE DISPARU

pas menus, effacé sur le trottoir, Julien Monnet descend l'avenue du Théâtre. Il va consigner dans la Feuille d'Avis les jugements pondérés, les observations de bon sens que lui ont suggérés sa nuit d'insomnie. Sa figure, plus fine encore qu'amaigrie se reconnaît à distance. Le sourire est cordial ; la main vous

Et je songe aujourd'hui à ces deux délicatesses du cœur et de l'esprit que furent, en des domaines divers et sous des dehors dissemblables, deux valeurs vaudoises: Albert Bonnard, Julien Mon-

On associe ces hommes que des qualités analogues rendaient frères: bonté, patriotisme, désintéressement, distinction. Spirituels journalistes tous deux, ils n'ont jamais laissé glisser sous leur plume le mot méchant. Il ont défendu leurs idées

avec une grande propreté.

Julien Monnet a longtemps travaillé avec amour au Conteur V audois, auquel il a modestement consacré une part de ses forces intellectuelles et physiques. Il souffrait de voir délaissée cette feuille nettement du pays, avec sa gaîté de bon aloi, son bon sens, son attachement aux choses de chez nous: ne valent-elles pas d'exister, à côté de tant d'autres dont le *Conteur* ne discute pas la qualité? Il demande pour l'âme vaudoise qu'elle soit une vie du pays avant de devenir un film documentaire en Amérique. Le Conteur ne cherche pas à mettre le Vaudois au-dessus des autres; il note au passage ce qui lui appartient. D'aucuns lui en veulent de parler de nous essentiellement. N'ont-ils pas vu le sourire, légèrement ironique parfois, avec lequel nous nous mettons en scène? Ils ne comprennent plus leur langue maternelle : le patois. Le jour où quelque gloire mo-derne fera paraître, à l'étranger, une étude historique, scientifique et littéraire sur le patois vaudois, ils s'y intéresseront de nouveau.

Monnet, lui, a simplement cherché à conserver ce qu'il y avait dans son canton de propre à compléter l'humanité. Il a voulu aussi honorer le souvenir de ceux à qui nous devons beaucoup. Jadis, il a mené campagne pour que se manifestât la reconnaissance due aux Olivier: Juste et Caroline, Urbain. Si maintenant trois monuments en font foi, c'est au Conteur et à ses directeurs — Victor Favrat et Julien Monnet - que nous en sommes

redevables.

Ce fut même la cause d'un des dépits de Monnet. Il en parlait récemment, alors qu'il allait à une assemblée où devait se discuter le sort du Conteur. Constatant l'indifférence du public, Monnet préférait voir son journal mourir en beauté qu'agoniser lentement; mais il en souffrait. « Vous souvenez-vous, disait-il, de l'initiative du Conteur pour les monuments? de nos séances de comité? de tout l'effort?... La grande Presse nous a aimablement secondés, mais le rôle du Conteur n'a pas été relevé; il a été enseveli sous les autres journaux. »

De cela, Monnet a été chagriné, et il en parlait souvent. Je m'étais engagé, envers lui à revendiquer pour le Conteur l'honneur de l'initiative, et si quelques membres du comité ont disparu — MM. Camille Décoppet, Victor Favrat et Julien Monnet, — il rește des personnalités telles que celles de MM. Henri Bersier, Charles Burnier et G.-A. Bridel, qui s'associeront volontiers à un hommage rendu au Conteur Vaudois et à ses rédacteurs.

Je voudrais que la jeunesse comprît qu'il n'y a pas de honte à lire, à côté de Proust, de Mauras et d'André Gide, le Conteur Vaudois, lecture chère au physicien Henri Dufour et à d'autres morts distingués, sans mentionner ceux qui, par bonheur, sont encore abonnés à la vie... et au Aug. Vautier.

RONDES ET KYRIELLES

ANSER en chantant, faire des rondes dans le village autour du tilleul plusieurs fois séculaire ; dans la ville ronder ou rionder autour des fontaines, fut une des plus grandes jouissances de nos ancêtres.

Parfois ces danses, comme la Grande Coquille de la Gruyère, devenaient gigantesques. Elles parcouraient plusieurs lieues, entraînant, mêlée dans la ronde, toute la population qu'elles rencontraient ; patriciens et plébéiens, en proie à un enthousiasme subit, augmentaient instantanément les anneaux de l'immense chaîne qui, à certains moments, passait toute entière sous le bras de un des danseurs.

Un chroniqueur, cité par le doyen Bridel, a laissé la description d'une de ces danses ou coraules exécutée du temps du comte de Gruyère, Pierre V, qui commença à régner en 1344:

« Il advint un jour que le comte de Gruyères, rentrant en son castel, trouva en-dessous d'iceluy grande liesse de jouvençaux et jouvencelles, dansant en coraule. Ledit comte, fort ami de ces sortes d'esbattemens, prit aussitôt la main de la plus gente de ces femelles, et dansa tout ainsi qu'un autre. Sur quoi, aucun ayant proposé, comme par singularité dont puisse être gardé souvenance, d'aller toujours en dansant jusqu'au village prochain d'Enney, pas n'y manquèrent, et de cettui endroit, continua la coraule jusqu'au Château d'Oex, dans le pays d'En-haut ; et c'estoit chose merveilleuse de voir les gens des villages par où passèrent se joindre à cette joyeuse bande.

Une coquille, conduite par le comte Rodolphe, commença le dimanche au soir sur le préau du château de Gruyères et finit le mardi, sur la grande place de Gessenay. Commencée avec sept personnes, elle en comptait sept cents au moment de l'arrivée. Le prince offrit à cette petite armée de danseurs une collation où vingt chamois et

mille fromages furent consommés.

Ces narrations étonnent à première vue, ce-pendant la surprise disparaît lorsqu'on sait que les danses gigantesques qu'elles mentionnent avaient lieu au son des instruments, et qu'on réfléchit à la grande facilité des mouvements quand ils sont rythmés par la musique, principe si bien mis en pratique dans les marches militaires, exécutées au son du tambour et des fanfares. Quant à la longue distance parcourue, elle n'est pas plus extraordinaire, puisqu'on voit tous les jours ou plutôt toutes les nuits, nos frêles et faibles jeunes filles, que le moindre exercice semble fatiguer, fournir, dans l'atmosphère viciée des salons, trois heures de figures chorégraphiques, équivalent au moins à un myramètre, c'est-à-dire à plus de deux grandes lieues de marche dan-

Juste Olivier a parlé des rondes enfantines et traité la question de fond avec le poétique talent qu'on lui connaît. Empruntons-lui quelques lignes.

« Les chansons populaires présentent de singuliers exemples d'imagination dans la moquerie, de cette raillerie fantastique qui est peut-être le trait principal de la poésie de notre peuple. Tantôt c'est un détail de mœurs locales ou d'actualité brusquement transporté dans un impossible extravagant. Ou bien c'est surtout une accumulation d'hyperboles qui grossiront de plus en plus jusqu'à ce que le trait éclate, ou s'envole et se perde. L'imagination et la moquerie se soutenant l'une l'autre, prennent alors quelque chose de gigantesque et de surnaturel. C'est même parfois un rapprochement bizarre de non-sens et de contradictions. L'imagination ne se borne pas toujours à grossir et accumuler les traits: elle invente une espèce de féerie plus positive tanti par un besoin de fiction et de merveilleux, tanti par une sorte d'enjouement folâtre et pour ains dire enfantin. »

A l'appui de cette classification, notre auto donne quelques pièces que nous devons repa duire; c'est d'abord une vieille chanson de l'

Adam, le premier homme

baye des Vignerons:

Se mit à fossoyer, Se mit à fossoyer, planter des fêves Et il gagnait du bien, et il faisait des éparg Il avait pour famille Trois beaux charmants garçons, (bis) Qui portaient vendre Le lait, je ne sais où, n'ai pu l'apprendre.

Une vieille femme fait la cour à un jeune ho me l'épouse :

Le samedi, les noces; Le dimanche, l'enterrement. On lui regarde dans la bouche : Il n'y avait plus que trois dents. On lui regarde dans l'oreille : La mousse croissait dedans.

IN MEMORIAM

Un article de Julien Monnet.

LE TRAIN DE LA VIE

N de nos bons amis comparait l'autr jour la vie à un train en marche. Q vous fait rire? Eh bien, savez-vous qu la comparaison n'est point si sotte que cela. To d'abord, comme au train, notre voie nous e tracée et nous savons où elle nous conduit tou invariablement, riches et pauvres, petiis e grands, illustres et ignorés; c'est à la gare term nus, au rendez-vous général. Sortir de cette voi c'est l'accident, le déraillement. Que d'homme qui déraillent! La vie aussi a ses signaux ou, s vous aimez mieux, ses signes avertisseurs; mai le plus souvent nous passons outre et pâtisson justement de notre insouciance, de notre téméri ou de notre obstination. Nos yeux ne veule pas voir et nos oreilles ne veulent pas entend Enfin, comme le train encore, la vie a ses gard voies, les ministres du culte, par exemple, rén rence parler. Ils s'efforcent, en général, de no préserver de tout accident, de tout heurt. Ma heureusement, nous dévions souvent, malgr leurs efforts, et « au bout du fossé la culbute ».

Ce qui fournit à notre ami sujet de la compa raison ci-dessus, c'est la remarque que nous faisions en commun des changements, très nature en somme, qui s'opèrent dans nos idées, dans m opinions, dans notre façon de concevoir et comprendre les choses, à mesure que nous vieil

sons ou suivant les circonstances.

Pour le train lancé sur la voie, le paysage modifie à chaque instant, à chaque contour. le montagne qui se présentait sous telle for change complètement d'aspect quand vous a avancé de quelques kilomètres ou tourné un p montoire. Il en est de même sur le chemin de vie pour les sentiments, les opinions, etc. Auf et à mesure que nous avançons, le « parte change ». Ce sont d'abord les visages aimés on aimait à rencontrer et dont la disparition à la quelle on a peine à s'accoutumer, modifie pa fois du tout au tout notre existence. C'est te ou telle chose vue avec les yeux de la jeune et qui vous apparaît plus tard sous un tout un aspect. L'âge, l'expérience, les épreuves, la stu tion, vous font voir la vie sous un jour très di férent de celui sous lequel elle se montrait à vol précédemment. Aussi bien ne faut-il pas s'étol ner des « pirouettes » de certains hommes polit ques et surtout ne pas leur en faire un trop de reproche. Le tout, en cela, est d'être sincère! élégant. Du reste, un vieux dicton, qui nous p raît avoir bigrement raison, ne dit-il pas qu l'homme stupide est celui qui ne change jama

Combien en est-il, parmi les jeunes gens art vés à l'âge de collaborer à la vie publique quis